

SIX JOUR DE TEMPÊTE



ОД ОГЊЕНЕ ДО БЛАЖЕНЕ МАРИЈЕ
OD OGNJENE DO BLAŽENE MARIJE

JOVAN RADULOVIĆ

EXTRAITS

Traduit du serbe par Alain Cappon

Tout ce que j'ai vu dans le premier et le plus beau tiers de ma vie est telle une loque, en lambeaux. Ce monde s'est décomposé, comme un cadavre, et sur tout ce que je possédais, la brume est tombée.

Miloš Crnjanski

(N'emportez pas avec vous...)

n'emportez pas avec vous ce qui est périssable ;
ce qui rapidement sèche, ce qui sous les bourrasques
du vent se détériore et que l'action de la pluie
met à mort. n'emballez pas les fleurs de tilleul, les
peaux corroyées, que le soleil n'a pas assez
desséchées, les fibres en bois de saule, les nids
d'éperviers, les tombes d'enfants, le foin de
korlat, les fromages de lactaires byzantins ;
ne prenez pas de farine pour les souris, les fourchettes,
couteaux, marmites culotées et couvercles,
les vrilles et forets, crochets et serrures,
n'emportez rien. laissez les sources qui vous réchauffaient,
le frêne en surplomb du jardin, le coq
avec son œil de verre, le tonnerre dans un ciel
serein, le vent marin, les cales de la
charrette à bœufs, les chaussons de toile,
tous les tissus, gros, bigarrés, le métier, les *pozimače*¹
les pelles à feu, les miroirs fendus, les digues
et écluses, les pierres du moulin, la meule
n'emportez pas le pain de seigle car, tout cela,
il vous faudra à nouveau, à un autre endroit,
l'abandonner. ainsi parla arsenije
et il s'en fut. par les monts, et par l'eau. de bouche en bouche

MILOŠ KORDIĆ

¹ Terme dialectal : sorte de gants de cuisine faits de deux torchons reliés par une ficelle.

1

L'asphalte incandescent, sur la route Knin-Split.

En direction de Knin passent des tracteurs aux remorques surchargées, des vendangeuses, des automobiles.

Tout cela donne l'impression d'avancer tout seul, sans un arrêt, sans un mot, sans un pleur.

Sur le bas-côté de la route, au pas de course, des soldats de la Krajina, jeunes et vieux, certains sans armes, la vareuse dégrafée, se précipitent et, de leur calot, épongent leur visage en sueur.

Dans une vigne, hors du temps et des événements, un vigneron exalté, coiffé d'un chapeau de paille, taille les rangées de ceps, fait le tri parmi les serments, élimine les gourmands, le raisin aspergé de sulfate se colore en bleu.

Une jeep dépasse la colonne de tracteurs, freine subitement, barre la route au groupe de soldats.

Le fusil mitrailleur à la main, de la jeep descend un officier.

Frères ! Frères ! Halte !

Il hurle, oriente son fusil vers le ciel.

Tiens donc... Maintenant, nous voilà tes frères, bougonne un soldat âgé, il crache sur l'asphalte brûlant et se remet à courir.

Frères, vous n'avez pas honte d'abandonner vos positions ?! Des déserteurs... vous voulez que l'on retienne ça de vous ? Des lâches...

Du groupe se détache un jeune soldat réglementairement boutonné et armé qui le fixe droit dans les yeux et, avec aplomb, sans crainte, demande :

Tu es officier de la Krajina ou yougoslave ?

Peu importe, répond l'officier ; baissant son fusil, il sort de sa poche une paire de lunettes de soleil qu'il chausse sur son nez.

Au contraire, ça importe énormément ! rétorque le soldat avec plus encore de détachement et de détermination. Ragail-lardis, ses camarades sont revenus sur leurs pas.

L'armée yougoslave, elle va v'nir nous filer un coup de main ?

Oui ... on s'arrange pour... dit l'officier sans conviction, d'une voix toujours plus basse. Ils arrivent...

C'est nous qui devons créer les conditions pour qu'ils viennent nous donner un coup de main.

Un moustachu, chauve, le plus âgé du groupe, enhardi, se plante nez à nez avec l'officier :

La rumeur de notre débâcle, elle vient de qui ? Qui a dit aux gens de se mettre en route ?

Nous... ou vous ?!

Je ne sais pas. En tout cas, pas moi...

Moi, je sais... Tes camarades généraux. Qui ont étudié dans les écoles du mensonge de Tito.

Laissez la politique en dehors de ça.

Ma mère malade, ma femme, les gosses... qui va les évacuer sur le tracteur, sinon moi ?

Le moustachu s'est mis à hurler, il contourne la jeep, presse le pas puis part en courant.

Le jeune soldat, plein d'assurance et de dureté, rive son regard sur les lunettes de l'officier :

Tu peux nous tirer dessus... on ne retourne pas subir une dérouté plus grande encore.

L'officier pointe son fusil vers le soleil, ne tire pas, remonte dans la jeep.

MARKAN

Sacrée partie de boules que celle entamée là...

Quatre ans maintenant qu'elle est en cours, et nous croyons de moins en moins à nos chances de l'emporter, quelles que soient nos qualités de boulistes.

On accable de griefs les bons joueurs, mais à quoi bon la dextérité et l'expérience, rien ne va.

Alors que nous avons le jeu de boules dans le sang.

L'adversaire se lèche déjà les babines, en douce il fait les comptes, peaufine sa tactique, les vingt-et-un sont là. Nous dégringolons toujours plus bas, et ce que nous tenions pour inscrit déjà sur la feuille de match s'est envolé avec le vent, avec la bu-ra, et n'est plus.

Ainsi va aujourd'hui notre partie de boules.

Une boule. Une autre, plus petite. Le but !

Qu'est-ce donc ?

Des boules en bois, des balles en bois, fabriquées, *arrondies*, de manière à tenir dans la main. Toute main en demande une à sa mesure, je dirais même mieux que la grandeur de la boule dépend de la taille et de la force du joueur.

Les cinq doigts doivent pouvoir l'enserrer, l'emprisonner, la maîtriser. Une étrange forme d'amour et de chaleur doit unir la main et la boule. La main et la boule doivent s'aimer, les véritables joueurs le savent bien.

Témoigner sa docilité, sa confiance, son dévouement, toute la sagesse est là.

La boule perçoit la nature de qui la manie.

Elle est en bois, les meilleures sont en érable, elle a, en conséquence, une tête de bois. Et une tête de bois, que peut-elle être sinon imprévisible et désobéissante ?

On la lance comme on nous l'apprend depuis la petite enfance, on a repéré l'endroit où se trouve le but, pensé le chemin à suivre pour l'atteindre, l'embrasser, le *tiquer*, l'effleurer doucement, le dégager. La boule paraît obéir, elle roule, on oublie qu'elle a effectivement une tête de bois, et se trouve sur la piste – le *zog* – un bout de bois, un caillou, qui fait obstacle, la ralentit, la dévie de sa course, elle ne *tiquera* pas, on est désarmé, de la main qui l'a lancée on a beau lui signifier des changements de direction, du corps se lancer dans des contorsions, disons, pour faire moderne, d'aérobic, la boule a désobéi à la main, elle n'a pas parcouru le *zog* comme elle devait.

Elle a trahi.

Markan, voici finalement le jour où nos boules nous ont trahis, la partie s'achève sur notre déroute.

Pas de temps mort, pas de nouvelle partie, l'adversaire ne propose pas de revanche.

Markan Milokus : bon joueur, le genre qui commande le respect ; il avait les boules en mains, celles qui lui correspondaient, mais un autre, une force impure, les a lancées à ma place, le plus loin possible du but, sans qu'aucune *tique*, je n'en ai *tiré* aucune, je n'ai réussi aucune *roulette* qui vaille, aucun coup vraiment gagnant, et donc très peu fait le point, l'adversaire l'a systématiquement repris, annulé.

Pester à haute voix, c'était tout ce qui me restait.

Maître, qu'ai-je fait de mal ? Regarde ta main, tes doigts se sont-ils relâchés, une crampe les a-t-elle paralysés, où as-tu donc la tête, avant même l'entame de cette partie doutais-tu déjà du succès ?

Avec quelle force, quelle adresse m'as-tu lancée ?

Avais-tu bien vu où tu m'expédiais, avais-tu prévu tous les obstacles ?

J'ai, certes, une tête de bois comme tu le dis dans ton blasphème, mais les commandements, c'est bien dans *ta* tête qu'ils ont leur siège.

Apprends de ton adversaire, espionne-le, observe sa façon de tenir les boules, la tactique qu'il compte mettre en œuvre.

Tiens bon, tiens le coup, le voici sur les pentes et versants de la Dinara², un jour ou deux encore et il sera là pour faire vingt-et-un dans l'allégresse et les chants.

Quant à toi, Markan, prépare-toi pour un long voyage.

Là-bas dans ces contrées, te sera-t-il jamais redonnée la chance de disputer une partie de cette importance ?

Difficilement.

Les deux boules doivent être de mêmes taille et poids, avant le lancer on les cogne l'une contre l'autre, non pas pour en chasser la poussière, un grain de sable ou un morceau de terre, mais pour les faire s'attacher mutuellement, se sentir et s'aimer.

La boule et le bouliste.

La clef et la serrure.

L'un sans l'autre n'est pas.

Si l'on n'a que faire de la taille des boules, autant ne pas les toucher.

Une boule ne se lance pas paume grande ouverte, *des doigts*, car on la contrôle mal, sa vitesse est imprévisible, le point incertain.

La boule se joue *par-dessous* la main

Un outil émoussé, de qualité médiocre, mais maniée par un maître, créera une œuvre. De petites boules fendues, abîmées par une piste caillouteuse, mais jouées par un maître-bouliste parviendront jusqu'au but, accumuleront les points, remporteront la partie. Par contre, le meilleur outil entre les mains d'un mauvais artisan, non seulement ne créera rien mais, de plus, se détériorera.

² Cette chaîne de montagnes domine Knin et, par ailleurs, donne son nom aux Alpes dinariques qui culminent au mont Triglav en Slovénie. (Toutes les notes sont du traducteur)

Le bouliste authentique ne peste jamais contre la tête de bois de sa boule.

Outre de bons joueurs, les Milokus ont toujours compté parmi les leurs des maîtres qui fabriquaient des boules, qui les *arrondissaient*. Et aujourd'hui encore.

Notre Ilija, un invalide, amputé de l'avant-bras gauche et avec trois doigts seulement à la main droite, *arrondit* une boule jusqu'à en faire un petit ballon de football. Donnez-lui un morceau de bois d'érable, une petite cognée de charpentier, une hachette, une râpe, asseyez-vous et regardez. Cette persévérance, cette dextérité, cet amour du travail – il faudrait amener une caméra, le filmer et le montrer au monde. Je le lui promettais depuis des années, j'ignore dans quelle mesure il me croyait, mais voilà : ce n'est pas la seule promesse que je n'aurai pas tenue.

On ne peut pas toujours jouer sans prise de risques et gagner.

Rappelle-toi, Markan, le nombre de *bouleurs*, tous ces grands-maîtres qui, avant toi, ont couru et parcouru le monde, les satisfactions que leur auront procurées les boules à tête de bois. Des Égyptiens et des Grecs jusqu'aux Romains qui en ont fabriqué en bois d'olivier, qui ont perfectionné et propagé le jeu dans tout l'Empire.

Le célèbre Raphaël, dans son fameux tableau *L'École d'Athènes*, n'a pas cillé pour peindre des boules aux pieds de Platon – belles, bien rondes, en bois d'olivier.

De tous temps on a tenu en haute estime les maîtres-fabricants de boules.

Il faut choisir du bon bois, d'olivier ou d'érable, sans nœuds.

En premier lieu, déterminer la taille de la future boule, puis, la petite cognée en main, sur tous les côtés éliminer les copeaux mais pas un de trop sinon la boule sera ratée, on en fera même pas un but, et pour que nul ne voie le massacre, sur-

le-champ il faut la jeter au feu ; même la râpe qui arrive à la fin ne pourra rattraper le coup et l'enjoliver.

Lors de ses campagnes, l'empereur Auguste lui-même, à ses heures de loisir, pratiquait le jeu avec ses généraux. Des sacs de boules, de différentes tailles le suivaient. Voyant leur empereur s'amuser, les soldats l'imitaient, avec des cailloux puis, s'enhardissant, coupaient des arbres avec leurs épées, et ceux qui se distinguaient par leur maîtrise, *arrondissaient* des boules de bois, les vendaient à leurs camarades ; des compétitions opposant les légions étaient même organisées. Rares étaient les soldats à n'avoir pas dans leur havresac – le sac à dos, disait-on alors – une paire de boules.

Et ainsi le jeu s'étendit à tout l'Empire romain.

Plutôt qu'un simple amusement, il prit la forme d'une épidémie, devint une addiction, et l'on se mit à perdre biens, troupeaux d'esclaves, et même la vie. Les empereurs et les rois édictèrent des lois le prohibant, prescrivirent des peines – grand Dieu, il accaparait trop les hommes qui pouvaient consacrer leur temps à tout autre chose, la construction de forteresses au service de la défense de la patrie. À l'abri des murailles des palais royaux et impériaux, il perdura néanmoins, la reine Elisabeth I en personne s'y adonnant.

Le jeu de boules fut interdit par l'Église catholique, les évêques étaient sidérés de voir les novices, mais aussi les bonnes sœurs y jouer !

Les uns contre les autres.

Markan, Markan, imagine-les donc disputant une partie, tous les paris sur lesquels ils pouvaient s'entendre, voilà pourquoi Rabelais a glissé des boules dans les mains de son Gargantua. Que pouvaient donc souhaiter les bonnes sœurs si, les premières, elles faisaient vingt-et-un – ou, à l'inverse, les frères leur demander – : « Devant l'autel, belle âme, t'incliner en toute humilité et réciter vingt *Je Vous salue, Marie* ou vingt *Notre-Père* ? » Markan, le vin, les rôtis, les poissons, le gibier et les fruits de mer ne s'accompagnaient-ils pas d'autre chose ?!

Allons, essaie de deviner...

Francis Drake n'a pas interrompu sa partie quand on lui annonça que l'Armada espagnole faisait force voile vers l'Angleterre. « Terminons d'abord notre jeu, ensuite nous verrons à nous occuper des Espagnols. » Il en avait pourtant interdit la pratique à ses sujets.

Au 14^e siècle, les docteurs de l'université de Montpellier organisèrent un colloque scientifique au cours duquel ils affirmèrent que le jeu de boules était un bon remède contre les rhumatismes et atténuait les douleurs causées par la sciatique.

Ma première partie perdue sans avoir fait le moindre point, c'est à Zadar que je l'ai disputée, à l'école où j'enseignais. Avant cette guerre. Ou alors c'est cette partie justement, en ce qui me concerne, qui a marqué le début de la guerre.

Ça se passe comme ça, ça roule, l'adversaire t'adopte : il lance, balance ses boules à la va-comme-je-te-pousse, à tous coups elles arrivent au but, l'embrassent, le *tiquent*. Alors que pour toi, rien à faire : les boules se refusent à ta main, ta main ne les sent pas. Tu tâches de les faire se réunir, s'attacher, tu les admonestes, tout cela en vain. Cependant, parfois ça va bien, la crise, estimes-tu, aura été *passagère*, puis au moment où tu crois que les points sont sans conteste là, tout fout le camp, plus jamais tu ne prends le point, tu te demandes ce qui diable a bien pu se passer.

Il s'est passé ce qu'historien, j'aurais dû savoir : ce temps, cette année, la disposition des étoiles, la situation dans le monde et chez nous n'ont rien à faire de ton adresse de bouliste, ils te font trébucher à chaque pas, te *bloquent* à chaque lancer.

Impossible d'aller chercher les vingt-et-un points.

Mes élèves, les grands de 8^e, se sont en mai 91 levés comme un seul homme pendant le cours et ont déclaré : « Nous ne voulons pas d'un Serbe comme professeur. Fiche le camp, et ne reviens pas ! »

J'ai obéi, remis le cahier de textes de la classe dans la salle de réunion ; mes collègues enseignants, les professeurs et le directeur avec eux, des Croates, n'ont pas pipé mot.

J'ai regardé par la fenêtre, le parking où était garée ma voiture, une fića³ vieille de vingt ans. Mes élèves la bourraient de coups de pieds, la démolissaient, puis ils y ont mis le feu. J'étais leur professeur principal.

Un élève un peu dérangé, les psychiatres le diraient très légèrement demeuré mais en mesure de suivre un enseignement normal, a arraché un pieu de la clôture, fait face à la fenêtre, et, d'une voix stridente d'enfant, m'a menacé : « Le professeur Markan, je vais l'empaler ! »

Ante, l'homme de peine, a appelé la police, et en toute fin d'après-midi on m'a sorti de l'école et expédié à Knin.

³ hypocoristique pour la Fiat 500 fabriquée dans la Yougoslavie d'alors.

KUZMAN

Voici mon tracteur, un IMT 533, irremplaçable, avec sa remorque, ses accessoires : charrue à double soc, faucheuse latérale, herse...

Dans les raidillons détremés, avec sa boîte de vitesses un peu naze, ça lui arrive de patiner et de redescendre.

Voici ma remorque, sept ans qu'elle a, j'irais même jusqu'à dire qu'elle est toujours jeune et neuve, pour une remorque de tracteur pas besoin de technique particulière. J'aurais presque pu la faire moi-même, c'est pas la volonté ou les outils qui me manquent, puis y a les gars pour donner la main et jeter un coup d'œil.

Dakan et Nikolica, une remorque de tracteur normale, ça ne les intéressait pas.

J'ai imaginé moi-même la construction, dans ma tête tout calculé dans les moindres détails, dicté au fabricant les mesures au millimètre près, il en revenait pas de ma précision. Il me regardait bizarrement, écoutait, il a tout fait comme je l'entendais, et le travail fini on était satisfaits, tous les deux.

Qu'est-ce qui va bien pouvoir tout arriver, à quoi ça pourra bien tout servir une remorque de tracteur ?

Tout et n'importe quoi peut arriver, à tout et n'importe quoi qu'elle peut servir.

Le principal, c'est de pouvoir l'accrocher au tracteur et qu'elle avance sur deux, trois, et même quatre roues. Elle roule, transporte des sacs de farine, de choux, un chargement de foin, un cadavre de bête, les invités à une noce.

Trois, quatre ou cinq mètres de long, la longueur se choisit selon les besoins – le plus souvent aussi, selon les moyens. Dans notre relief karstique, il faut penser aussi à d'autres choses, surtout au terrain où elle va falloir qu'elle aille.

Sacré lézard, Kuzman ! S'annonce pour ta remorque le test le plus difficile. Le bac et la licence, comme diraient ceux qui vont à l'école. J'étais très loin de penser que le tracteur l'emmènerait un jour sur les routes asphaltées en direction de la Serbie.

Sacré nom d'une pipe, on conduit, le moteur halète, et la casquette de travers, on chante... la gloire de sa remorque !

Ah, tous les coins où j'ai pu m'engager avec elle, les gués, les ravins, les montées et les descentes, les vignes, les petits champs, le karst ! Bon sang de bonsoir, Kuzman, tu te montres malhabile, imprudent, et là... t'es mal ! Le tracteur aura beau avoir qui sait quelle puissance, être en parfait état, la remorque, il la tire pas. Et quand bien même tu jures, tu blasphèmes à en décrocher tous les saints du ciel, pas moyen. Les mains en portevoix autour de la bouche, faut alors appeler à l'aide. Le secours va venir, mais les critiques aussi. Les uns vont dire que tu conduis mal, d'autres, que ton tracteur manque de puissance tandis que d'autres encore examinent ton tracteur et lui trouveront mille défauts.

Une remorque de tracteur, ça fait toute une vie.

La meilleure, c'est celle entre deux âges. Elle est résistante, et si tout ne marche pas comme sur des roulettes, si tout n'est pas comme il faudrait, nom de nom on est content qu'elle dure !

C'est l'esprit pas franchement tranquille que tu as mis ta casquette de travers, tu ne te mettras pas à chanter.

Chanter, d'accord, mais encore faut-il savoir comment ! Chanter, soit, mais de sorte à ce qu'ils soient le moins possible à t'entendre.

Si tu dois te lamenter, fais-le, mais en dedans, que personne entende. Ah, ils seraient nombreux à s'amuser de tes lamentations, avec une brindille qu'ils se nettoieraient les oreilles – pour ne rien perdre ! « Qu'est-ce qu'il lui prend à Kuzman ?! Il chante, mais sûrement pas de contentement ; parce qu'il est devenu fou. »

Crénom, n'importe quelle remorque va pas avec n'importe quel tracteur !

C'est comme pour les costumes d'homme : qui porte bien quoi, ça se sait.

Bon, là tu vas sortir sur la route et regarder : et il y a de quoi voir ! Les gens fuient la Krajina de Vrlika et de Cetina, des remorques avec un attelage en métal, des roues avec des pneus neufs, et même une plaque d'immatriculation. Marquée, nom d'un p'tit bonhomme, de notre bien connu KNN ! Mais pourquoi notre fameux gouvernement, mon frère Markan en est maintenant, n'a pas fait ajouter le I, pour que notre immatriculation soit complète, que le monde sache bien d'où on est, et sans se tromper.

On est célèbres, même si on est que de la roupie de san-sonnet.

Le reste de la construction est aussi en métal, la remorque est bourrée jusqu'en haut avec, entassé, tout ce qu'ils ont sorti de la maison et de la cave, c'était pas possible de fuir en emmenant la maison.

En d'autres temps, où le danger suinterait pas, ce gars-là, sacré nom de nom, tu l'aurais reçu pour discuter une heurette !

Pense pas à ça, Kuzman, tu vas charger ta remorque, te servir au mieux de l'expérience des autres. Sois pas bon dernier à partir, accroche la colonne, Dieu, saint Ilija⁴ que l'on fêtait hier, Marija l'Ardente et Marija la Clémentine – eux savent où on s'arrêtera.

Vois donc ces tristes remorques, on les croirait rachetées à des tziganes, qui les avaient usées jusqu'au bout, elles sont plus laides que des carrioles normales. En guise d'attelage en métal, ils ont mis des pieux en bois cassés, vaguement dégrossis, au milieu pendent des miséreux, entassés n'importe comment, en haillons, avec des vieilles bonnes femmes et des chiens terrorisés.

⁴ saint Elie

Mais y a pas de lézard, ces remorques-là roulent elles aussi, elles ont reçu un supplément de force, elles sanglotent, halètent : direction la Bosnie, direction la Serbie, là-bas sont nos frères !

Mais oui, bien sûr que oui ! Ah, leur impatience de vous voir, de vous accueillir ! Ils en sont déjà à graisser la rôtissoire, à étaler la pâte des *pita*, des *burek* et des *gibanice*⁵, le comité d'accueil a déjà préparé les discours.

Je sais tout, nom de nom, plus qu'il n'en faut à cet âge. Viennent des remorques de vendangeuses de plusieurs chevaux-vapeur. Des chevaux transformés en ânes-vapeur, ce qui n'est pas un mal, un âne a davantage de résistance justement parce qu'on le mésestime.

Les tracteurs sanglotent, les vendangeuses pétaradent, tout avance – au gazole, naphte, pétrole ; même à l'eau, si c'était possible, qu'ils feraient tourner le moteur.

Tout cela a rapport avec les trois grands et redoutables saints dont les fêtes tombent ces jours-ci. Ne fâche pas le prophète Ilija, respecte la bénédiction et le martyre des deux Marija, l'Ardente et le Clément⁶.

Le désir de ne pas attendre que débute l'enfer est si fort qu'on laisse derrière soi le seuil de sa maison.

Pour ce qui est de demain – on verra bien.

L'important, c'est de faire ce qu'il y a à faire aujourd'hui.

Ces sept dernières années, sacré nom, ce que ma remorque a pu transporter de foin, d'avoine, de raisin, de fumier d'étable, de caisses de bière, et d'agneaux et de veaux jusqu'au marché !

C'est à elle, la meilleure de toutes celles qu'avaient les Milokus, qu'il est revenu de conduire pour leur dernier voyage

⁵ sortes de feuilletés à la viande ou au fromage.

⁶ Selon le calendrier julien en vigueur dans la religion orthodoxe serbe, sainte Marija l'ardente, saint Ilija et sainte Marija la clément se fêtent, respectivement, les 17, 20 et 22 juillet (30 juillet, 2 et 5 août, selon le calendrier grégorien).

plusieurs voisins au crématorium Saint-Pierre-Saint-Paul. Auparavant, il avait fallu bien la préparer, la nettoyer, resserrer tous les écrous, vérifier la pression des pneus, regonfler, j'étais fier qu'elle ait à remplir cette mission spéciale. Ensuite, plusieurs jours durant, j'avais comme de la répugnance, j'évitais de la rendre à l'accomplissement de tâches terre-à-terre.

Sacré nom de nom, Kuzman, je comptais que, plus tard, quand ce sera ton tour de partir au crématorium pour ton dernier voyage, Dakan et Nikolica – avec Čipan, not' mignon p'tit ânon pour leur donner un coup de main – te mettraient sur la même remorque. Avant, ils auront tout vérifié, resserré, ma remorque ne fera quand même pas rire de moi une fois mort ! Cette histoire se raconterait bien au-delà des Milokus et ne s'oublierait pas de sitôt : « Il était parti pour le repos éternel, Kuzman, puis... la panne. Rien que ça lui disait d'aller là où tout le monde s'en va sans se tracasser, sans faire d'histoires ou opposer de résistance ! »

Le nombre de fois au cours de cette guerre que ma remorque a conduit *en position* et ramené *de position* une escouade de soldats, un peloton et même plus !

Ils s'asseyaient drôlement sur la remorque. Ils choisissent le bord, s'installent ; la cigarette à la bouche, le fusil entre les jambes, chaussés de bottes de soldat, de souliers, de baskets ou d'opanke ⁷, ils discutent le coup, leurs pieds touchent presque par terre.

Kuzman, est venu pour ta remorque le moment du test le plus difficile ; quelle note elle obtiendra, on le va le voir d'ici quelques jours, si on atteint la glorieuse Bosnie, si on parvient en illustre Serbie. Si, après cet enfer, on peut inscrire notre victoire dans les annales, faudra lui élever un monument à cette remorque !

Mais nom d'un chien, Kuzman, laisse donc ça ! Vois plutôt ce que tu vas mettre dans ta remorque et balance ce qui te servira à rien !

⁷ chaussures légères portées par les paysans.

Pour commencer, la famille.

Dakan et Nikolica sauront se débrouiller, comme les autres soldats ; vu leur âge et leur expérience militaire, pas de place pour eux. Dido : mais pourquoi Dieu veut pas le prendre, il va sur cent ans ?! Et qui va le monter sur la remorque ? Comme diraient nos vieux, il veut pas passer l'arme à gauche, alors avant lui je vais au-devant de ce qui m'attend. Dido, je vais le laisser, mais prendre le coffre à outils qu'il a ramené d'Amérique par le bateau. Hé, cet acier américain, c'est du costaud, aujourd'hui encore les ciseaux, les marteaux et les pinces servent ! Čipan – not' mignon p'tit ânon, c'est comme s'il était de moi – et Anđica : dans la remorque. Šarov aussi, s'il arrive à sauter dedans, sinon je lui confie Dido. Anđica voudra emmener le poste de télé, pour voir *Soir de fête*. De fête... tu parles ! Jusqu'à aujourd'hui, Dieu ne nous en avait pas fait de plus belles.

Est-ce qu'on peut embarquer aussi le fût en bois de chêne ? D'après le monogramme de la maison Milokus gravé dessus, il a cent-dix-sept ans. Le fût que Dido a hérité de son oncle. La relique d'une maison sur laquelle il se raconte beaucoup d'histoires.

Dido s'y cachait pour échapper aux oustachis *de l'époque* : tout le monde s'enfuit, de peur que ce qui va leur arriver, et pleure, les enfants sur les épaules. Et lui, Dido, entre tranquillement dans l'auberge, ferme la porte derrière lui, se glisse dans le fût vide, remet le couvercle, respire par le robinet. Les oustachis vérifient le fût, cognent dessus, il est vide, le robinet est dévissé, ils se servent du vin de petits tonneaux, pillent et s'en vont.

Ce fût, le sauveur de Dido, est toujours là aujourd'hui. Est-ce qu'il pourrait, de nos jours encore, jouer le même rôle qu'il y a cinquante ans ?

Kuzman, sois pas bête, t'emballe pas avec de vieilles histoires où y a peut-être pas une once de vérité, remets pas ça avec des jeux dangereux, inventés de toutes pièces. Cette fable du fût sauveur, cré nom, tu l'as toi-même étoffée, tu es sûr qu'elle est

pas arrivée jusqu'aux oreilles des oustachis *de notre époque à nous* ? Tu vas être fait aux pattes, piégé comme une souris, entre leurs mains tu seras rien, personne, ils vont te transformer en pauvre type.

2

Le vent ploie l'herbe de la montagne, le *donjak* de l'après-midi qui souffle de la mer et s'engouffre dans les gorges de la Dinara.

La forêt de hêtres, leur position jusqu'à peu, un camp avec quelques tentes portant l'emblème de la Croix-Rouge, est aux mains des Croates.

Des cris, la chanson paillard de Jure et Boban, des tirs d'armes automatiques et de bazookas, mais aussi des explosions de grenades à main.

Les tentes arrosées d'essence, brûlent, des flammes s'élèvent jusqu'au ciel, puis une épaisse fumée, rien d'autre.

Nikolica est touché, un éclat d'obus à la jambe gauche, mais assez bizarrement il ne sent pas la blessure, il ne veut pas la voir, le sang coule, qui remplit sa botte.

Pas de pansements, les infirmiers ont filé les premiers en emportant leurs troussees et leur peur d'être faits prisonniers.

Comme à l'exercice, Nikolica rampe dans l'herbe, sa jambe gauche de pantalon laisse une trace sanglante, ses bottes de soldat se font plus lourdes.

Ses camarades se replient, tirent, l'un d'eux revient pour le sortir de là et le porter.

Mais comment ?

La lande de Brezovac n'offre aucun abri, plusieurs centaines de mètres les séparent des pentes boisées, peut-être bien un kilomètre.

Les balles tirées par les armes des oustachis sifflent, leur fréquence s'accroît.

En nage, aveuglé par le soleil, Nikolica plonge la tête dans l'herbe, racle la terre de sa main droite, implore :

Partez... c'est fini... Allez trouver Kuzman, Anđica, Dankan, l'oncle Markan... Dites-leur où je suis resté... Les oustachis ne m'auront pas vivant... Dites à mon petit Ćipan – not' mignon p'tit ânon – que son frère est mort en héros.

Nikolica, en sang, le visage radieux, entonne :

*Oh, Brezovac, dans la vallée
Les tchetniks t'auront protégé !*

Les soldats croates, toujours plus près, écoutent la chanson, Nikolica la reprend.

Comme dans un rêve, très loin, il entend :

Le bazooka, vite, que je le disperse ce chien de tchetnik !

Nikolica sourit, du flanc roule sur le ventre, dégoupille sa grenade, se couche sur elle, se disperse.

LE COLONEL LESLIE

Pareille désinvolture ne peut s'expliquer que par la folie, rien d'autre.

La folie qui, telle une épidémie, des responsables, des leaders, s'est propagée à la population. Elle l'a frappée de paralysie totale, orientée dans une direction. Dans ces conditions, que peut-on espérer ?!

Ce comportement, ce désintérêt pour la défense de Knin, symbole et centre de l'État, m'a déconcerté moi, mais aussi le reste de mon commandement. Si Knin était la ville où je suis né, allé à l'école, tombé amoureux, promené dans ses rues en tenant mes enfants par la main, la ville dont j'ai fréquenté les bistros, où je me suis vu à différentes époques de ma vie, en aucune façon je n'aurais pu me conduire avec autant d'inconséquence.

Les lignes de défense, s'il est possible, en l'occurrence, de les qualifier de ce nom, étaient distantes d'une dizaine de kilomètres de la ville. Sur ces lignes imaginaires il n'y avait rien hormis un ou deux véhicules de la FORPRONU avec, à bord, des soldats totalement désintéressés.

Si j'avais été dans leur peau, comme une bête que j'aurais creusé des tranchées, je me serais fortifié le mieux possible, fait taupes disposant de milliers de galeries souterraines, d'un dédale de sentiers enchevêtrés dont nul n'aurait pu me chasser.

Rien de cela n'a été fait, ni à Knin ni autour de Knin.

Un désir irrépressible me tenaillait d'ôter mon uniforme de colonel de l'armée canadienne, de me joindre à eux et mettre sur pied la défense de la ville. Pour le soldat que je suis, c'eût été là un sacré défi, la mission idéale.

Dans les environs de Knin, combien de fortifications naturelles ne compte-t-on pas, de roche où s'enterrer, de gorges où faire retraite subrepticement, où tendre des embuscades, surprendre l'ennemi et le mettre en déroute.

La folie, seule la folie pouvait laisser pareille ville sans défense.

Alors que, paniquée, la population s'était déjà mise à fuir, j'ai entendu prononcer dans les rues un mot plus inacceptable encore, trahison. Si s'avère exact ce mot d'une gravité extrême qui vaut le peloton d'exécution et l'entrée dans l'histoire par la porte de l'ignominie, alors ils n'ont rien mérité de mieux. Si à la trahison s'ajoute la lâcheté, alors toutes les stratégies guerrières ne riment à rien. La peur est le moteur de la trahison et de la lâcheté, et, dans l'irréflexion, on se laisse porter par le courant, on devient naufragé, on n'est plus maître de son destin, on a ce que Dieu et la chance veulent bien nous apporter.

Si l'on se trouve dans la nécessité de se défendre à Knin, la Dinara est une merveille pour qui connaît ses bassins, mame-lons, escarpements, ravines, sommets, chemins secrets. D'une position de repli et d'apparente retraite, il est aisé de lancer des attaques d'envergure contre les colonnes de l'ennemi, contre sa logistique, son état-major et ses postes de commandement.

Pour les soldats de la Krajina, la Dinara aurait dû être comme un foyer, un bien privé, et pour l'ennemi une montagne ténébreuse, mystérieuse, fourmillant d'embûches où il risquait de se voir briser l'échine.

Frontière avec la Bosnie et la Dalmatie, la Dinara est d'une nature et d'une étendue telles qu'il est possible de l'utiliser comme base arrière pour anéantir un ennemi, le surprendre, le couper en deux, et, avec le soutien d'offensives menées contre ses flancs des montagnes moins élevées de la chaîne, le maintenir dans un état de terreur. Lentement et sûrement, il était possible d'émousser l'agresseur, de le mettre en pièces, de le réduire à néant.

Étaient-ils à ce point frappé de bêtise et de folie pour croire que, de ses seuls sommets, la Dinara garantirait leur défense et se dresserait comme une barrière, un obstacle infranchissable pour ceux qui dévaleraient dans le bassin de Knin en provenance de Livno et de Grahovo ?

Les arides sommets dinariques et ses à-pics par eux-mêmes ne peuvent rien, ils doivent être défendus. Il fallait en creuser la pierre, se battre au fusil, à la grenade, et, en dernier ressort, si besoin était, à l'arme blanche, avec les dents.

Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ?

Cela me dépasse... La folie, encore et toujours la folie !

Qu'a donc appris cette flopée de colonels et de généraux de la Krajina dans leurs écoles et académies militaires ?!

Le nombre de cartes qu'ils ont dû déplier pour s'y plonger quand, en cinq minutes, la conduite à tenir tombait sous le sens du premier amateur venu ! Les guerriers actuels de la Krajina n'ont rien appris de leurs lointains ancêtres les uskoks⁸, ni même des tchetniks qu'aujourd'hui, ils encensent et dont ils chantent les louanges.

Sitôt la Dinara livrée, trahie ou vendue, était signée la déroute qui, en l'espace de quelques jours, ne pouvait qu'arriver ici, à Knin.

Tout ce qu'ils entreprenaient frisait le ridicule, avait de quoi les affoler, eux, mais également nous, observateurs neutres. Ils entendaient faire d'un village au fin fond de l'arrière-pays de Knin une position de repli pour l'hôpital municipal et le grand État-major, et ils l'ont si piètrement défendu que ce village, le premier, est tombé aux mains des Croates.

La capitale de la Krajina a le dos pris dans de mortelles tenailles, plus aucune percée, retraite, respiration n'est possible.

Les Croates ont soumis le cœur du territoire à d'intenses tirs d'artillerie, contre les civils, les bâtiments, les habitations et les étables, contre les centrales électriques – afin de semer la confusion, la panique, la peur.

Et ils sont parvenus à leurs fins.

Le professeur d'histoire et dit ministre de l'Instruction du dernier gouvernement de la Krajina, Milokus, a tenté de m'ex-

⁸ Au 16^e siècle, réfugiés qui passèrent en Croatie afin de poursuivre le combat contre l'envahisseur turc.

pliquer l'état d'esprit de la population en arguant du vent auquel la Dinara donne naissance.

La *bura* ! C'est ainsi qu'il se nomme.

Normalement, il devrait amener un temps sec et froid. La *bura ondoie*, selon l'expression pittoresque du professeur Milokus. Elle dégringole en vagues des hauts sommets dinariques et souffle – *s'expulse* – par à-coups. Mais, m'expliquait-il encore, il existe la *bura sereine* qui apporte un temps serein, et la *bura nuageuse* qui apporte un temps couvert. « Colonel Leslie, la *bura* nettoie le visage et purifie l'âme. »

Pour plus de persuasion, le professeur avait utilisé une expression typiquement serbe, malaisée à traduire, la *bura lave* le visage. Elle *lave*, elle *lave*, avait-il répété en passant la main sur ses joues non rasées. Elle *lave*, elle *lave*, j'avais compris, et à mon tour, je m'étais passé la main sur mon visage non rasé.

« Et le jour, ou, plutôt, les jours où la Dinara est tombée aux mains des Croates, alléguait le professeur Milokus, c'était l'autre *bura* qui soufflait, celle dite *nuageuse*. Elle a totalement abruti, rendu tant de gens fous qu'ils n'ont rien fait pour défendre la Dinara et se défendre eux-mêmes. »

Du point de vue militaire, du point de vue stratégique, je ne pouvais faire mienne la version du professeur Milokus selon laquelle, fin juillet, lors de la chute de la Dinara, c'était la *bura nuageuse* qui soufflait, elle qui, justement, est capable de provoquer une telle catastrophe.

« Colonel Leslie, expliquait-il, notre *bura nuageuse*, ne rend pas plus intelligent, plus serein, plus joyeux ; mais nettement plus foldingue, plus immature. D'où cette maxime vieille de plusieurs siècles dans notre ville, sur les fous et la *bura*. Jamais il n'en manquera, ils vont de pair... Les fous et la *bura*... »

LE MOINE NIKODIM

Le matin venu, dans ce triste sanctuaire abandonné, j'étais tout à la fois higoumène, moine, porte-clés, économiste, novice et dernier postulant. Les frères de ma communauté, l'un après l'autre et sans guère de discours, s'étaient mis en route plus tôt ; bon voyage à eux, ils reviendront quand besoin sera et si Dieu leur dit qu'il leur faut revenir.

Bon, Nikodim : maintenant, introduire la grande clef dans la serrure, la tourner trois fois, que le verrou grince correctement, passer la clef à ta ceinture, te signer, actionner une dernière fois la crécelle ; ton âne fidèle, ce cornichon de Sandokan, t'attend bâté, repu et abreuvé.

Et emboîter le pas à ton peuple, derrière les remorques des tracteurs, aussi silencieusement, aussi discrètement que possible, voir comment il se comporte, s'il est à même de supporter pareil malheur. Il n'est pas donné à tous d'endurer de grands malheurs. Que Dieu fasse que nous revenions un jour, et peut-être que dans l'allégresse, en présence du peuple, les chants de nouveau retentiront dans le monastère, les cierges brûleront, l'encens embaumera, nous gronderons les perturbateurs mais non sans les aimer et leur pardonner.

Il est dans le sang des moines de voyager et, chemin faisant, de tout accepter sans rechigner ; tout gête leur est une couche royale. Un moine ne se soucie pas du lendemain : un croûton de pain, une goutte d'eau lapée d'une large feuille, voire la rosée sucée d'un brin d'herbe, tout est bénédiction, et l'on peut compter encore sur la multitude de bonnes gens prompts à offrir davantage.

Nikodim, que demander de plus ?

Aux pieds des opanke qui ne blessent pas, sur une route plane, des pentes escarpées, l'asphalte, et peut-être aussi des raccourcis coupant à travers les ravines et les cours d'eau.

Si tu vois tes pieds se dérober sous toi, trembler, si une crampe te guette, baisse les étriers accrochés au bât, puis monte sur le dos de Sandokan, ton âne. Tu ne seras ni le premier ni le dernier moine à chevaucher un âne, et Dieu me pardonne, à imaginer n'importe quoi.

Il est dans notre sang de redresser ce qui est à l'abandon et en cendres, de rêver de nos anciens monastères et de prier Dieu qu'Il fasse que nous revenions un jour sur leurs fondations. Et, à la manière des moines, tout recommencer à zéro, en récitant: Destruction et édification sont sans fin, de même la préoccupation et la prière de Dieu.

Sans cela, que serait la vie ici-bas ? Une aventure faite de vide et d'ennui. Mon âne, ce cornichon de Sandokan, et moi serions pareils... Brouter de l'herbe, mâchonner un buisson, plonger la tête dans un abreuvoir est à la portée de tout un chacun.

Depuis deux jours maintenant je regarde notre peuple prendre la fuite mais, pardon mon Dieu, cette fuite semble relever d'une *tactique*, on s'y était préparé, j'oserais même dire : notre peuple prend une fuite *planifiée*... Les tracteurs, les camions halètent, les remorques brimbalent, une petite *fica* les contourne et les double, on croirait une coccinelle, elle ne voit qu'elle, elle est pressée, d'une puissance et d'une importance telles qu'elle sera avant eux en sécurité.

Rares sont ceux à s'être arrêtés devant le portail du monastère, on ne souhaite pas de bénédiction monacale : aujourd'hui, estime-t-on, cela n'a pas grand sens, Nikodin est certes moine mais, par ces temps mauvais, guère différent de nous. On ne me demande pas d'ouvrir l'église pour y brûler un cierge et prier un court instant. Parfois quelqu'un saute de son véhicule, laisse tourner le moteur, se tourne vers le clocher, je ne saurais dire à quelle fin, prier ou proférer un juron comme seule cette contrée sait le faire – décrocher tous les saints du ciel et les rabaisser au niveau des pires bêtes. Certains s'inclinent, raclent une poignée de terre ou arrachent du mur une écaille de chaux, la mettent dans un mouchoir qu'ils ferment de trois pe-

tits nœuds, puis la fourrent dans une poche ou sous leur chemise comme un talisman.

Venant d'eux, cela suffit, et, vu l'époque, que cette idée leur soit venue est une bonne chose.

Tombent ces jours-ci les fêtes de trois redoutables saints, au courroux à nul autre pareil, qu'il ne faut pas fâcher mais prier comme l'on se doit. La sainte martyre Marina – Marija l'ardente, le saint prophète Ilija gromovnik⁹ et sainte Marija Magdalena – Marija la clémente. Tous trois débordent de volonté et de force mais savent aussi manier la menace : gare à qui n'agit pas comme il faut et comme il convient ... Marija l'ardente est une sainte de la fin du troisième siècle qui fut suppliciée pour l'amour et la foi qu'elle vouait au Christ, je me suis dédié à sa sainte main au monastère de Vatopedi au Mont Athos. Marija la clémente, sœur d'Ilija, châtiée et brûlée par le feu, exécute les ordres et les tâches qu'il n'a pu mener à bien avant le jour de sa fête, Ilindan¹⁰. Marija la clémente est là qui nous accompagne, ainsi qu'elle accompagna le Christ sur le chemin de Sa passion. La première, au petit matin, elle alla sur la tombe du Christ mais, ne trouvant pas Son corps à l'intérieur, elle fut saisie d'une frayeur terrible, ce qui pouvait arriver, et courut prévenir saint Pierre et l'apôtre Jean. Alors le Christ lui apparut et lui commanda d'aller dans le peuple annoncer Sa résurrection... Elle est présente, dans cette colonne dans cet exode, avec le peuple, tantôt à pied, tantôt assise sur une remorque, peut-être montera-t-elle sur le bât de mon âne, ce cornichon de Sandokan. Il me revient de la reconnaître d'une manière ou d'une autre, de la voir, de l'interroger sur le chemin de notre passion, de lui demander s'il est possible d'en apercevoir la fin, si notre résurrection viendra ou si Dieu seul le sait.

Il n'est plus temps d'attendre, je me mets en route moi aussi, derrière la colonne de remorques, avec mon âne Sandokan, selon cette parole de l'Évangile : les derniers seront les premiers, et les plus petits les plus grands.

⁹ Elie le tonnante.

¹⁰ La Saint-Elie.

Bizarrement, ne rayonnent plus de moi la sérénité, le sens et la confiance en Dieu et en la vie d'ici-bas. Elle s'est évaporée, volatilisée, la bura l'a emportée ; or c'était là notre bagage le plus précieux, notre nourriture et nos armes.

Un précieux souvenir est resté au monastère.

Sur plusieurs livres a inscrit son bien-aimé nom le moine vagabond, le défroqué, le fabuliste et maître Dositej¹¹. Sur un ouvrage, il a noté : *Bienheureux est le moine au milieu de femmes tel le coq au milieu de poules*. Sont arrivés des hommes de science qui ont sorti des loupes et des lentilles grossissantes, recopié cette énigmatique maxime qu'ils ont soumise à diverses interprétations, et tout est devenu limpide, clair comme de l'eau de roche. « Bête comme chou » diraient nos frères de Serbie. Dositej avait rencontré une jeune et gentille bergère au cœur tendre, on lui avait filé et fait présent de chaussettes, d'un châle, de gants, d'un pull – comment ne pas être bienheureux ? Tous ces cadeaux avaient été offerts avec la joie du cœur, accompagnés d'une chanson et d'un mot pour rire, et lui qui, à mon sens, était davantage bavard que taiseux, s'est sûrement acquitté de sa dette par un joli conte édifiant.

Les hommes de science me regardent, secouent la tête : – Bel effort d'imagination, frère moine, mais nous maintenons que cette mystérieuse maxime peut s'interpréter différemment et, peut-être, avec plus d'exactitude. Ils ne révéleront pas en ma présence cette autre interprétation, ils souhaitent me ménager, mais à peine le portail du monastère derrière eux que les voilà déjà à tout déballer dans les journaux et les livres. Quelle chose terrible que leur science !

Mon âne n'est pas sans nom, mais ne répond pas pour autant à l'un de ceux que l'on a coutume de donner aux ânes.

Je l'ai appelé Sandokan, d'après ce héros de l'Extrême-Orient apporté par la mensongère télévision que je n'ai jamais regardée hormis à deux reprises, en ville, en passant par hasard

¹¹ Dositej Obradović (1739-1811) : adepte des idées du siècle des Lumières, rationaliste, pourfendeur du cléricisme obscurantiste, il fut le ministre de l'Instruction de Karadorde.

devant une vitrine de magasin. Ce Sandokan a même perverti les gens d'ici.

Il y a bien une dizaine d'années de cela, on amenait au monastère chaque nouveau-né de sexe masculin pour le faire baptiser. Très fréquemment, les père et mère, parrain et marraine, frères et sœurs demandaient à ce que le petit bonhomme fût prénommé Sandokan.

Je m'insurgeais, les déconseillais à coups de jolis et de vilains mots, je leur récitais la liste de tous nos prénoms, religieux comme populaires. S'étaient-ils posé la question, le bébé devenu grand rougira-t-il de son prénom, le reniera-t-il comme ces pauvres Traktorka ou Stalinka ?

Tout cela en pure perte, faire entendre raison aux gens de nos montagnes n'est pas une sinécure. Sandokan, San-dokan, ils n'avaient que ce nom-là à la bouche !

Un jour que je m'évertuais ainsi à dissuader une petite dame, et tandis qu'elle berçait son « Sandokan » en pleurs, mon âne sans nom s'est soudainement mis à braire, il ne voulait plus arrêter. La gueule béante, les yeux exorbités, les pattes plantées en terre, la queue raidie, il fulminait, encore un peu et il explosait. Devant la petite dame, les mots m'ont échappé : « Tais-toi, l'âne, que les loups te dévorent, tu es plus bête, plus laid que Sandokan ! »

Mon âne a cessé de brailler. Esquissant un doux sourire, je me suis signé, je savais la question résolue.

Dès lors mon âne se prénommerait Sandokan.

Sur-le-champ je suis passé à l'action et j'ai lancé à la petite dame :

« Pauvre de toi, comment peux-tu appeler ton enfant Sandokan quand c'est le nom de mon âne ?! »

Elle en fut interloqué, les parrain et marraine s'interrogèrent du regard, chuchotèrent brièvement : en fin de compte, le bébé se nommerait comme son pépé, Todor.

L'histoire du nom que portait mon âne se propagea rapidement, plus personne ne vint suggérer que son fils fût baptisé Sandokan.

Heureux, ravi, j'en aurais presque embrassé mon âne, il m'avait été d'un grand secours pour garder notre peuple d'au moins un malheur. Je me désolais à l'idée qu'un malheureux, sa vie durant, aurait dû porter sur ses épaules ce nom horrible et étranger.

Première édition en serbe : 2008.